

La provocation

Anysia Troin-Guis



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lcc/755>

DOI : 10.4000/lcc.755

ISSN : 2430-4247

Éditeur

Université Aix-Marseille (AMU)

Référence électronique

Anysia Troin-Guis, « La provocation », *Les chantiers de la création* [En ligne], 6 | 2013, mis en ligne le 12 novembre 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lcc/755> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lcc.755>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

La provocation

Anysia Troin-Guis

- 1 La revue e-LLA, qui devient LES CHANTIERS DE LA CRÉATION, a jusqu'ici questionné l'intraduisible, le rêve, l'erreur, la vacance et, dans notre dernier numéro, la « passe », c'est-à-dire le jeu des influences furtives qui contribuent à l'acte de création. C'est aujourd'hui à la provocation dans l'espace contemporain que ce numéro se consacre. Relevant des stratégies avant-gardistes, elle déclenche toujours des réactions dans la société. Ce procédé parfois galvaudé et devenu lieu commun, demeure paradoxalement un catalyseur qui ne cesse de se manifester.
- 2 *Provocare* : *pro*, « en avant », *vocare*, « appeler ». La provocation est cri qui interpelle et réveille. Elle scandalise, dérange, violente. Cependant, à l'ère de la postmodernité, du spectacle selon Debord, du simulacre selon Baudrillard, le développement des médias de masse et leur accessibilité semblent permettre à tout un chacun d'user ou d'abuser de la liberté d'expression.
- 3 Tout geste provocateur peut ainsi revendiquer un public. Tout artiste peut utiliser la provocation à des fins publicitaires, dans un contexte social où l'accès aux médias est aisé et où la liberté d'expression est un droit constitutionnel. La prise de risque ne serait donc qu'apparente ; la provocation ne serait plus que manipulation publicitaire ou, dans le pire des cas, une « esthétisation de la vie politique » (Benjamin, *L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique* [1939], Œuvres III, Paris, Gallimard, 2000, p. 314). La provocation n'est-elle plus aujourd'hui qu'une bravade, un artefact qui cherche à attirer l'attention plutôt qu'à recevoir une réponse ?
- 4 Cette réflexion sur la provocation s'ouvre sur une analyse de ce que recouvre la notion : sa définition, ses enjeux, ses limites. Partant de l'approche de Nathalie Heinich, selon laquelle « la subversion renverrait à une authenticité artistique, tandis que la provocation répondrait davantage à une volonté d'agir sur autrui et d'exhibitionnisme », Élisabeth Spettel confronte le travail des artistes Cindy Sherman et Wangechi Mutu pour opposer deux mécanismes de la provocation dans l'art contemporain.
- 5 Célia Sauvage, quant à elle, montre, dans le cinéma indépendant américain, l'utilisation du sexe, de la mort, de la religion, ou encore de la politique comme « stratégie de

différenciation et outil de positionnement compétitif face à une industrie dominante hollywoodienne ». A propos de cinéastes tels que Jim Jarmusch, Wes Anderson ou Larry Clark, elle met en exergue les limites de la provocation, montrant qu'elle repose sur des structures marketing traditionnelles, lui faisant « perdre de son aspect transgressif ». La pertinence de la provocation est ainsi parfois mise en doute, lorsque celle-ci devient « un simple choc visuel, qui, sous couvert de réalisme et d'authenticité, penche souvent vers des représentations franchement sinistres ».

- 6 La provocation peut engendrer une esthétique qui lui est propre. Comment celle-ci est-elle mise en place, quels sont ses mécanismes, ses structures ? Les travaux de Francine Di Mercurio et Sylvain Louet s'intéressent à ce problème et permettent d'évaluer la force sémiotique de la provocation. Francine di Mercurio met en relation le pôle esthétique et le pôle artistique de l'œuvre du dramaturge contemporain Romeo Castellucci, considérée comme scandaleuse et provocatrice. Pourtant l'auteur nie toute volonté de provoquer. Il se réclame plutôt du scandale, affirmant que si celui-ci est pris « au sens grec du terme c'est à dire ce petit caillou qui vous fait trébucher sur la route, impose un moment d'arrêt, de conscience, alors oui, je veux provoquer le scandale. Mais sans le calculer. » À partir de l'étude du spectacle *Sul concetto di volto nel figlio di Dio*, Francine Di Mercurio dévoile le mécanisme de la provocation comme « appel », rendu possible par la mise en scène de thèmes polémiques et de ruptures, construit sur les topoï déjà mentionnés de la provocation (le sexe, la mort, la religion et ici, le scatologique). L'article de Sylvain Louet s'intéresse à deux films de Brian De Palma, *Hi, Mom !* et *Redacted*. À travers une analyse de l'image au sens strict, construite comme « paradis de toutes les ambiguïtés », il met en évidence le lien entre la provocation en tant qu'acte qui scandalise, qui violente, qui dérange, et « un "droit d'appel" au peuple, un "appel en justice" qui protégeait les citoyens »..
- 7 Enfin, la provocation, prise dans le sens allemand de défamiliarisation (*Verfremdung*), crée un sentiment d'étrangeté en juxtaposant les différents registres et contextes historiques. C'est ainsi qu'elle peut dépasser l'effet d'annonce, de choc à valeur publicitaire. C'est ce vers quoi s'oriente une partie importante de la réflexion de ce numéro grâce aux contributions de Franziska Georgii, Véronique Boutin et Marjolaine Piccone-Miloud. La première, à partir de l'œuvre de Bernard Vesper *Die Reise (Le voyage)*, analyse la provocation comme une « posture existentielle assumée dans ses conséquences les plus radicales » permettant de mettre en place la dénonciation d'une « survivance subtile du fascisme dans la société allemande de l'après-guerre ». Franziska Georgii replace le roman de Vesper dans le contexte de la *Väterliteratur* (« littérature des pères »), la littérature des auteurs qui ont vécu sous le régime nazi durant leur enfance. Cette œuvre remet en question la société dans laquelle s'inscrit l'auteur ainsi que le « micro-état » que constitue la famille (Wilhelm Reich, *Massenpsychologie des Faschismus*, Copenhague-Pague-Zurich, Verlag für Sexualpolitik, 1933, p. 77). La provocation est alors décrite et analysée de manière interculturelle, grâce à la construction d'une identité propre à la société sclérosée de l'Allemagne des années 1960-70. Elle repose sur une refonte du langage qui devient « le miroir de la société allemande, de sa maladie, de sa violence réelle ».
- 8 Marjolaine Piccone voit dans l'œuvre du poète Leopoldo María Panero, membre du groupe des *Novísimos*, poètes espagnols des années 1960, une esthétique de la provocation et de la manipulation issue, ici aussi, d'une déconstruction du langage. Le poète « iconoclaste et extrémiste », dont le père fut franquiste, « organise le chaos à la

manière d'un jeu pour s'affranchir des normes » et « cherche à fuir, à déborder, sa langue natale, souillée par son père et la société qui l'a renié ». L'auteure de cette contribution analyse aussi la provocation comme remise en question de la société et de la famille, de l'ordre moral qui en découle.

- 9 Enfin, Véronique Boutin interroge le théâtre de la dramaturge moldave Nicoleta Esinencu, à travers ses trois monologues *FUCK YOU*, *Eu.ro.Pa !, A (II) Rh+* et *Mères sans chatte*, comme médium par excellence de la provocation. Celle-ci est ici abordée à travers ses deux vecteurs : la forme virulente fondée sur un langage « révélateur d'une violence quotidienne, familiale et sociale » et le fond, basé sur des « situations outrancières » exprimant « un ras-le-bol politique face à la misère sociale dans le post-communisme ». La littérature, sous la forme de roman, de poésie ou de théâtre, devient symbole d'une histoire, ainsi que d'une pensée. S'imposant sur le mode du conflit ouvert avec la société dont elle est issue jusqu'à risquer le rejet total, elle contribue également à l'élaboration d'une réflexion collective.
- 10 Bien que le geste provocateur soit aujourd'hui à la portée de tous, et qu'il soit fréquemment utilisé seulement pour sa valeur publicitaire, la banalisation qu'on pourrait craindre est donc contrée par la diversité des usages qu'en font auteurs et artistes. Si certains ne l'utilisent que pour sa valeur d'accroche, d'autres l'exploitent pour tenter de forcer le public à se confronter aux failles de la société dans laquelle elle est produite. Publicitaire, expérimentale, subversive, esthétique, la provocation demeure un moteur du processus créatif et non une ornementation gratuite. Qu'elle soit subversion sous-jacente dissimulée dans une œuvre d'apparence innocente ou qu'elle frappe son public de plein fouet, elle reste un élément perturbateur qui force les sociétés à se réfléchir.

AUTEUR

ANYSIA TROIN-GUIS

Professeure certifiée, doctorante en Lettres Modernesfr